

Eugenio Montale

## La poésie n'existe pas

traduit par Mario Fusco

L'heure du couvre-feu avait sonné, et depuis quelques minutes déjà, les deux hommes qui venaient dormir chez moi pour des raisons de sécurité étaient rentrés. Deux hôtes nocturnes, deux *flying guests* dont l'un, mon ami Brunetto, physicien et spécialiste des ultrasons, ainsi que conspirateur de longue date, représentait l'élément stable, le titulaire constant ou semi-constant de ce logis clandestin, tandis que l'autre était véritablement un *flying ghost* qui changeait chaque soir, une série de fantômes qui se gardaient bien de faire connaître leur nom.

Le sombre hiver de 1944 commençait et la ville vivait dans le cauchemar des rafles et des repréailles sans fin. Cette fois-là, le spectre de service était un certain Giovanni, homme aux cheveux gris et d'un extérieur paisible, dont on disait qu'il avait d'impérieuses raisons de s'absenter de son domicile légal. Il faisait froid et les deux hôtes étaient assis à côté de la radio, les doigts tendus vers un réchaud électrique, quand on entendit la sonnerie de l'interphone du concierge.

« Il y a un Allemand qui monte, faites attention », dit le concierge à la personne qui s'approcha du récepteur.

Il n'y avait pas de temps à perdre. A un signe que je fis, Bruno et Giovanni disparurent dans leur petite chambre qui resta dans l'obscurité ; quant à moi, après avoir replacé l'aiguille de la radio sur l'émetteur local, je me dirigeai vers la porte en attendant le coup de sonnette. Que feraient mes amis, et moi-même, comment est-ce que je m'en tirerais ? Il n'existait pas de sortie de secours, peut-être l'Allemand n'était-il pas seul... La sonnette tinta faiblement, puis sonna de nouveau de façon plus décidée. Je laissai passer quelques secondes, puis, feignant de venir du fond du corridor, je retirai le verrou de la porte. L'Allemand se présenta dans l'ouverture : c'était un jeune homme qui n'avait guère plus de vingt ans, et d'une taille de presque deux mètres, avec un nez busqué d'oiseau de proie, et deux yeux à la fois timides et exorbités sous une mèche de cheveux en brosse qui n'avaient rien de réglementaire. Il retira son calot et après m'avoir demandé dans un italien hésitant si j'étais bien moi, il

leva un rouleau de papier, une espèce de couleuvrine, et la pointa vers moi.

« Je suis un “ littéraire ”, dit-il (assurément, il voulait dire un lettré) “ et je vous apporte les poésies que vous m’avez demandées. Je suis de Stuttgart et je m’appelle Ulrich K. »

« Ulrich K., votre nom me dit quelque chose », répondis-je en me montrant très flatté et en accompagnant l’homme (un sergent) dans la petite pièce de la radio. « C’est un grand honneur pour moi. En quoi puis-je vous servir ? »

Je nageais dans le noir, mais après quelques instants je parvins à m’orienter. C’était un inconnu qui m’avait écrit deux ans auparavant, à propos de quelques traductions qu’il avait faites de poètes italiens, et à qui j’avais demandé ou fait demander le recueil des poèmes de Hölderlin, alors introuvables dans les librairies italiennes. Il expliqua que le livre était également épuisé en Allemagne, et qu’il en avait fait pour moi une copie dactylographiée d’environ trois cents pages. Il regrettait d’avoir dû transcrire l’édition Zinker-nagel et non pas celle de Hellingrath, mais je pourrais moi-même remettre la matière en ordre : il suffisait d’y travailler un ou deux mois, une bricole. Ce que je lui devais ? Pas un *pfennig*, il était heureux d’avoir rendu service à *sein gnädiger Kollege*. A l’occasion, je lui copierais, à mon tour, quelques-uns de nos plus illustres modernes. (J’eus des sueurs froides, et pas seulement en pensant à la quantité de travail.) Il était en Italie depuis peu, comme comptable dans un détachement d’intendance basé à Terranova Bracciolini. Le détachement était petit ; au début, ils redoutaient l’hostilité de la population, mais par la suite tout s’était arrangé pour le mieux et, au nez et à la barbe du couvre-feu, ils avaient réussi à organiser quelques concerts sur la place du bourg. Parmi eux se trouvaient, embusqués, trois ou quatre musiciens professionnels, et lui-même jouait, je ne sais plus si c’était du bugle ou du fifre. Son métier, sa vie ? D’abord étudiant en philosophie. Mais il n’admettait pas que la spéculation philosophique fût un serpent qui se mord la queue, une pirouette de la pensée sur elle-même. Il devait, sans parvenir à le faire, expliquer l’essence de la Vie. Il était tombé entre les mains d’un maître qui démontait les systèmes des autres en dévoilant leurs apories, leurs contradictions internes ; ultime certitude, il ne restait que l’angoisse, le naufrage, l’échec. Il avait demandé s’il valait la peine de se débarrasser de la vieille métaphysique pour en arriver là : et, si d’aventure, le *Dasein*, le moi existentiel en chair et en os n’était pas une hypothèse tout aussi intellectualiste que le moi cogitant de Descartes. Le maître, l’ayant pris en grippe, l’avait aimablement accompagné à la porte. (Un verre de vin ? Pourquoi pas, et même plus d’un, mais après moi, je vous en prie, merci, *bitte, bitte schön*.) Aussitôt après, il s’était tourné vers la poésie, non pas comme un vulgaire bel-esprit, mais là encore les choses s’étaient coincées assez vite. Homère n’est pas un homme, et tout ce qui sort

de l'humain est étranger à l'homme, les lyriques grecs n'étaient pas aussi fragmentaires qu'ils nous sont parvenus, et nous manquons d'une juste perspective pour les juger ; et puis, où trouverons-nous la dimension sacrée qui puisse nous rendre compréhensibles les grands tragiques ? Ne parlons pas de Pindare, en dehors du monde mythique de compétitions et de musique qui l'a rendu possible, et sautons toute la poésie oratoire et didactique des latins. Dante ? Immense, mais on le lit comme un *pensum* ; l'homme selon Ptolémée vivait dans une boîte d'allumettes (éteintes) et pour nous les choses sont bien différentes. Shakespeare ? Énorme, mais sans limites, il donne par trop le sentiment de la nature. Et Goethe est le cas opposé, il vogue déjà en plein néo-classicisme et son naturel est une conquête polémique.

« Et les modernes ? », demandai-je en lui versant un ultime fond de Chianti, à la marque du coq.

« Oh, les modernes, mon estimé collègue », fit Ulrich avec les yeux luisants, « les modernes, c'est nous qui les faisons, avec notre collaboration. Ils n'offrent jamais l'impression de la stabilité ; nous sommes par trop partie prenante pour pouvoir les jauger. Croyez-moi, la poésie n'existe pas ; quand elle est antique, nous ne pouvons pas nous identifier à elle, quand elle est nouvelle, elle nous répugne, elle n'a pas d'histoire, elle n'a pas de visage, elle n'a pas de style. Et puis, et puis... une poésie parfaite serait comme un système philosophique qui tomberait juste, ce serait la fin de la vie, une explosion, un écroulement, et une poésie imparfaite n'est pas une poésie. Mieux vaut se battre... contre les filles. Mais elles sont méfiantes, vous savez, à Terranova ? *Domage!* » (il répéta en français : « *C'est dommage.* »)

Il se leva, agita la fiasque pour voir si elle était vraiment vide, et, en s'inclinant, il me souhaita une bonne digestion de son Hölderlin. Je n'eus pas le courage de lui dire que, depuis deux ans, j'avais cessé d'étudier l'allemand. Dans le couloir, il remit, de travers, son calot d'où retombait une mèche soyeuse, et s'inclina à nouveau. Un instant après, l'ascenseur l'engloutit.

Je m'arrêtai auprès de la chambre du couloir et j'ouvris doucement. Ils étaient toujours dans le noir.

« Il est parti, ton Allemand ? » demanda Bruno. « Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

« Il a dit que la poésie n'existe pas. »

« Ah ! »

Giovanni se retourna sur une épaule et commença à ronfler. Ils dormaient à deux dans un petit lit très étroit.

(in : *Farfalla di Dinard*, Mondadori, Milan)